

Dimanche 04 février 2018

Pasteur Volker KRÖNERT (Reprise)



Textes

Marc 8, v. 14 à 21 Psaume 147
Job 7, v. 1 à 7 1 Corinthiens 9, v. 16
à 23 **Marc 1, v. 29 à 39**

Choix du texte :

Par rapport à la péricope proposée au chapitre 1 de l'évangile selon Marc qui va du verset 29 au verset 39, j'ai choisi de prêcher sur les trois versets qui racontent la guérison de la belle-mère de Pierre (verset 29 à 31). Ces versets me semblent intéressants de par leur sobriété. Ce récit ressemble à un reportage des faits, il sonne faussement moderne.

Un lecteur, une lectrice d'aujourd'hui peut faire plein de contresens. Cela vaut en effet la peine de se concentrer sur ces trois versets seulement, pour en expliquer le sens profond et pour en tirer des conséquences pour notre vie de chrétiens d'aujourd'hui, notamment en ce qui concerne notre relation avec nos malades, le rôle de la santé et l'importance du service dans la vie chrétienne.

Notes bibliques

La maladie/la fièvre : l'arrière-plan théologique de cette maladie : Dans l'ancien Testament, le livre du Lévitique, chapitre 26, nous lisons : « Si vous rejetez mes lois, si vous prenez mes coutumes en aversion au point de ne pas mettre tous mes commandements en pratique, rompant ainsi mon alliance, eh bien ! voici ce que moi, je vous ferai : je vous enverrai des malheurs terribles, les maladies qui ne guérissent pas et la fièvre qui usent les yeux et épuisent le souffle. »

La fièvre, comme toutes formes de maladie en général, a été comprise à l'époque antique comme expression d'une malédiction qui pesait sur l'homme à cause d'une faute, d'un péché. Sa relation avec Dieu est rompue et souvent le malade se retrouve seul, exclu de la communauté humaine.

Lorsque Jésus guérit la malade, il fait davantage que rétablir un fonctionnement organique. Il la rétablit dans sa relation avec Dieu, avec les membres de sa famille (dont Pierre) et aussi avec elle-même. Grâce à l'annonce du

pardon inconditionnel de Dieu qui s'exprime dans son geste de la visiter et de la toucher, qu'elle accueille implicitement avec foi, elle peut vivre à nouveau.

« Se lever, se mettre debout » : Cette femme vit en effet une résurrection. Marc écrit son Évangile dans la lumière qui jaillit de Pâques. Il croit en Jésus, le Crucifié et le Ressuscité. Et la force de sa résurrection est palpable dès le début de son ministère.

Le même verbe grec (égeirein) que Marc utilise pour parler de la guérison de la belle-mère de Pierre, il l'utilisera plus tard au chapitre 16, verset 6, pour parler du fait que Jésus de Nazareth s'est « réveillé ».

« Se mettre au service » : Voir Marc 10, 45 : « Car le Fils de l'homme n'est pas venu pour être servi, mais pour servir et donner sa vie en rançon pour une multitude. »

A peine guérie, la belle-mère de Pierre se met à la suite du Christ qui est venu pour « servir ». C'est ainsi qu'elle manifeste que sa guérison est arrivée à terme dans tous les points de vue. Comme Jésus-Christ a donné sa vie par amour aux autres sur la croix, pour nous manifester l'amour du Père, voici un don de vie qui nous est présenté toute de suite au début de l'évangile comme si Marc voulait déjà nous renvoyer au centre de la foi.

La femme ne reste pas non plus objet d'un magicien, mais elle devient sujet, actrice de sa foi et de ses actions. Elle est libre de disposer de sa vie et elle la met librement au service des autres, en l'occurrence de Jésus et de ses disciples. Comme dit l'apôtre Paul : « Nous ne vivons plus pour nous-mêmes, mais pour Dieu. »

Le contexte : Les versets qui suivent parlent du succès de Jésus en tant que guérisseur. Il attire une foule de plus en plus nombreuse. Or, Jésus se retire. Il est surtout venu pour prêcher l'avènement du règne de Dieu (v. 38). Le rôle de la foule est ambigu. Elle peut faire obstacle à la prédication du Christ. Ainsi, l'importance de la parole, de la prédication est fortement soulignée, mais cette prédication est efficace. Elle expulse les démons et guérit les malades.

Pistes pour la prédication :

Si on veut prêcher trois versets seulement, il y a bien sûr moins de pistes possibles. J'ai expliqué le choix du texte au début des notes bibliques.

Si on veut prendre en compte les versets qui suivent, on peut aussi thématiquer le thème de la motivation des gens qui viennent voir Jésus : Est-ce que c'est seulement pour être guéris ? Pour voir un miracle ? Ou est-ce qu'ils cherchent vraiment une relation renouvelée avec Dieu ?

Que cherchons-nous, si nous nous adressons à Dieu ? La santé, la richesse, ou tout simplement, sa présence aimante ?

Prédication

Chers frères et sœurs,

Comme dimanche dernier, nous voici encore avec Jésus dans la ville de Capharnaüm. Et par rapport au texte précédant où Jésus guérit un homme possédé par un esprit impur, ce récit de la guérison de la belle-mère de Pierre nous frappe par sa sobriété.

Point de cris, point de larmes, pas une seule parole ne nous est racontée à la première personne. Les phrases : courtes, sobres, sans artifices. On peut avoir l'impression que l'évangéliste Marc reste à distance, qu'il ne veut pas trop s'impliquer dans cette histoire. Or, cette impression de distance est trompeuse, bien sûr que Marc est embarqué dans cette histoire. Il est témoin de la foi en Christ, et il invite le lecteur, la lectrice à le rejoindre dans la foi au Christ crucifié et ressuscité !

Car si nous lisons ce récit avec plus d'attention, nous nous rendons compte que ce qui peut nous paraître au premier abord comme un compte rendu objectif, sobre, presque banal d'une guérison, est pourtant plein de sens et de signification profonde aussi pour notre vie de chrétien d'aujourd'hui. Chaque mot a sa valeur, pas seulement matérielle, extérieure, mais quasiment chaque mot a aussi sa valeur spirituelle, théologique, qui exprime quelque chose de notre relation à Dieu ou de Dieu avec nous.

Il y a d'abord la malade, une femme, la belle-mère de Pierre qui est atteinte de **fièvre**. Ceci n'est pas un diagnostic exact de sa maladie, nous ne vivons pas dans une société qui connaît l'origine bactérienne/bactériale de ces maladies dont la fièvre est seulement un symptôme. En effet, dans la Bible on donne à toute maladie un sens spirituel et religieux. Dans l'Ancien Testament, la fièvre figure comme l'un des châtements de Dieu sur son peuple infidèle. Cette maladie a été considérée, comme toutes maladies d'ailleurs, comme une marque du pouvoir du péché.

A l'époque de Jésus, toute maladie, la fièvre en l'occurrence, n'a pas été comprise seulement comme un dysfonctionnement des organes, mais comme un dysfonctionnement de tout son être et comme un problème de relations. C'est en effet une façon de voir que nous redécouvrons aujourd'hui. Et puisque la maladie est l'expression d'un dysfonctionnement autrement plus grave d'une personne humaine, alors cette personne malade doit être prise en considération aussi dans tout son être et dans toutes ses relations, à commencer par sa relation avec Dieu. Et puisqu'il en est ainsi, la guérison corporelle de cette femme, ce que nous pouvons « voir » n'est que le côté visible d'un fait invisible : la relation fondamentale de sa vie, celle avec Dieu est renouvelée, elle sait qu'elle est pardonnée et réconciliée et elle est aussi à nouveau réintégrée dans la communauté des hommes et dans la famille.

Chers frères et sœurs, voir Jésus agir de la sorte, ne devons-nous pas en tirer des conséquences aussi dans nos relations avec des personnes malades que nous connaissons ? Essayons de leur faire comprendre qu'elles sont aimées telles qu'elles sont, avec leurs maladies. Essayons de les écouter, de comprendre leur peine et de leurs signaler qu'elles restent importantes pour nous, même étant malades.

Mettons-nous à l'école de Jésus qui n'agit justement pas comme un médecin. Le geste de Jésus envers cette femme illustre avant tout la force du pardon de Dieu, la force de l'Amour sans condition, gratuit, qui vient en sa personne rencontrer et guérir en profondeur la belle-mère de Pierre.

Ce qui peut encore frapper notre bonne conscience protestante, c'est qu'il n'y a point de parole, l'œuvre du Christ est concentrée dans un seul geste ou plutôt dans un ensemble de gestes : Jésus s'approche de la malade fiévreuse, la prend par la main et la fait lever.

Plus tard, Jésus répétera encore ce geste, aussi ailleurs dans les autres évangiles, on voit Jésus prendre les gens par la main : il y aura cette jeune fille d'un responsable juif, Jaïrus, qui venait juste de mourir. Jésus ne reste pas choqué sur le seuil de la maison : il la prend par la main, geste d'une tendresse quotidienne, cette fois-ci accompagné d'une parole efficace : talita kum, fillette, lève-toi, et la fille se réveille. Ou encore plus tard, Jésus va à la rencontre d'un garçon épileptique, il fait sortir de lui l'esprit impur qui le rend malade. Et quand l'enfant gît comme mort par terre, - toujours ce même geste - , Jésus saisit sa main, le relève et il est dit qu'il « se met debout. »

Ce geste de saisir quelqu'un par la main, peut nous sembler anodin. Et pourtant quand un oriental lit ce texte, il entend une signification beaucoup plus profonde : on a trouvé des statuettes, figurines mésopotamiennes anciennes de trois millénaires qui montre déjà comment un dieu prend le roi d'un peuple par la main. En Israël aussi, dans certains psaumes, il est dit que Dieu prend son Messie par la main.

Basé sur ces faits, chers frères et sœurs, je ne vais pas trop loin en disant qu'en Jésus et par l'homme Jésus, Dieu prend les hommes et les femmes et les enfants en difficultés par la main et les fait lever, les met debout. En Jésus, Dieu prend tous les humains par la main, nous tous, toi et moi, et il nous fait lever, il nous met debout. Croyons-nous cela ?

Oui, frères et sœurs, si nous lui faisons confiance, Jésus nous met debout, nous aussi, ou pour le dire autrement : il nous fait ressusciter, oui, il ne s'agit de pas moins que d'une résurrection ici.

En grec, le verbe que l'évangéliste Marc emploie pour dire « il la fit lever », est le même qu'il utilisera pour dire de Jésus qu'il est « ressuscité ». L'évangéliste fait ce lien consciemment pour nous dire une chose très importante, encore aujourd'hui pour notre vie : Jésus Christ n'est pas seulement le guérisseur prestigieux des débuts de sa mission. Par sa résurrection, il est « Christ et Seigneur », celui qui continue, chaque jour, à sauver les humains du péché, du mal et de la mort. Il est le Sauveur qui remet debout celles et ceux qui sont terrassés par le désespoir, l'isolement et l'éloignement de Dieu.

A chaque fois qu'un être humain se relève, il ressuscite avec le Christ, Christ lui communique sa vie.

Or, frères et sœurs, le processus de guérison n'est pas encore arrivé à terme. Pour qu'une guérison, une résurrection soit achevée, pour qu'elle puisse vraiment avoir une valeur spirituelle, il faut qu'il se passe encore ceci :

« La fièvre la quitta et la femme se mit à les servir. »

J'entends déjà les femmes dans l'assemblée se lever et me dire : Oh, vous voyez, Jésus est un vrai macho, il n'a guéri la belle-mère de Pierre que pour qu'elle puisse lui faire sa popote, que pour avoir une bonne.

Non, mes sœurs en Christ, n'allez pas si vite ! Si l'évangéliste Marc met l'accent ici sur le service qu'elle a rendu suite à sa guérison, c'est pour rappeler que tous les chrétiens, hommes et femmes, sont appelés à être au service de leur prochain.

C'est pour cela que Dieu, par le Christ, nous guérit, qu'il nous rend la santé, l'espoir, l'amour. Tout cela n'est pas une fin en soi. Il faut aussi se poser la question : être en bonne santé, vivre longtemps, se sentir bien, oui, mais pourquoi faire, avec quel but ? Pour pouvoir mieux consommer, pour pouvoir mieux jouir des plaisirs que cette vie nous donne ? Frères et sœurs, Dieu n'est pas contre le plaisir, mais la question se pose quand même : Est-ce tout ?

Oui, nous avons du mal à vraiment entendre cela, car dans notre société, la santé, le bien-être, est devenu une idole, une valeur en soi, on l'adore et on fait parfois tout pour l'avoir, on va jusqu'à acheter des organes des gens encore vivants dans les pays pauvres.

Or, pour la foi chrétienne et pour Jésus qui guérit cette femme, la santé n'a pas sa fin en elle-même : si les capacités de service et de vie qu'elle permet ne sont pas mises en œuvre, cette santé ne sert vraiment à rien. Si on ne l'utilise pas pour servir autrui et le Christ, bien qu'étant en bonne santé, on est en réalité malade, bien pire, aux yeux de Dieu (et c'est cela qui compte), on est déjà mort.

Or, chers frères et sœurs, Dieu ne veut pas notre mort que **nous** choisissons trop souvent, mais il veut que nous vivions. Alors, laissons-nous prendre par la main, levons-nous et vivons au service du Christ et de nos pro-

chains, ce qui est, finalement, la même chose !

Amen.

Chants :

Psaume de louange : Psaume 138

Chant avant la prédication :

ARC 420/ Alléluia 43-10 « Tel que je suis » ;

ARC 422 « Dans ma misère et mon péché » ;

ARC 405/-NCTC 300/ Alléluia 43-06 « Mon Dieu, mon Père » ;

ARC 230/NCTC 299/ Alléluia 22-04 « Oh ! Parle-moi, Seigneur ».

Chant après la prédication :

ARC 425/NCTC 301/ Alléluia 44-05 « Consacre à ton service » ;

ARC 426 « Qu'il fait bon à ton service » ;

ARC 427/NCTC 302/ Alléluia 44-07 « Tu me veux à ton service ».

Coordination nationale évangélisation et formation

Église protestante unie de France

47 rue de Clichy

75009 Paris

evangelisation-formation@eglise-protestante-unie.fr

